Préambule

Toute personne qui se proclame appartenir à un mouvement spirituel, qu'elle soit chrétienne, musulmane ou autres, aspire un jour accéder à un paradis céleste ou non, selon sa doctrine. Et pourquoi les hommes recherchent-ils tellement ce fameux paradis ? C'est parce qu'ils vont évidemment y trouver le bonheur, la paix de leur âme, bref, la tranquillité dans tout le sens du terme.

Quand on regarde un peu ce qui se passe autour de nous, certaines nations ne sont pas du tout tranquilles. En effet, des peuples souffrent tant, à cause de leur sempiternelle pauvreté, des injustices de tout genre, etc. Ces situations extrêmes amènent alors ces gens à fuir leurs contrées instables, pour aller vers d'autres cieux où ils se sentent le mieux, afin de découvrir tout simplement ce bonheur proprement dit.

Lequel, parmi vous oserait donc affirmer qu'il n'aurait pas besoin de ce bien-être ? Et qui n'aurait jamais rêvé de migrer vers un pays de cocagne, en Europe, aux Etats-Unis ou vers d'autres planètes ?

Ainsi donc, comme le faisaient les adeptes religieux, je me mettais aussi en quête de mon paradis à moi, mais sur la Terre pour l'instant ! Les réalités économiques, politiques et sociales de mon pays d'Afrique m'ont, en effet, incité à m'établir dans un pays riche, dans les bras de la "mère patrie" France, auprès du pays de "nos ancêtres les Gaulois", comme on nous l'avait enseigné !

Par ailleurs, toutes celles et tous ceux, qui avaient quitté un jour leur cher pays d'origine vont vraisemblablement se reconnaître dans certains passages de ce roman.

Pour finir, je dédie ce premier volume :

- primo, à mon père Jean-Thierry et à ma regrettée maman Tinoka Georgine, qui m'ont permis, grâce à leurs diverses contributions, de ne pas rester illettré comme la plupart de mes camarades villageois de *Manombo-Sud*, sinon je serais devenu un bon bouvier ou cultivateur, voire même, pêcheur comme mes grands-parents.

- secundo, à mon épouse Clarisse qui n'a pas cessé de m'encourager et n'a pas hésité à faire beaucoup de sacrifices, pendant sa grossesse de notre actuel deuxième enfant Inès-Candy, pour me permettre d'écrire dans de bonnes conditions, c'est-à-dire qu'elle s'adonnait pleinement aux travaux ménagers, ainsi qu'à la garde de la petite Davy-naëlle, laquelle n'arrêtait pas de saboter mes travaux d'écriture non encore sauvegardés, en débranchant tout bonnement la prise d'alimentation secteur de mon ordinateur, dans un but purement ludique !

- tertio, à toute ma famille de France et de Madagascar ainsi qu'à tous mes amis, lesquels ont cru en moi pour l'écriture du présent ouvrage (un vrai défi !). Un clin d'oeil à mon frère Angelo VERENAKO pour notre éternelle solidarité fraternelle ; un grand remerciement à mon beau-frère André BULTEL pour m'avoir offert un ordinateur portable qui me permettait d'écrire partout où je me déplaçais, sans oublier ma soeur Marie-Rose pour son soutien moral ; un grand hommage à Odette CHOA-PIANE, une bonne conseillère toujours disponible, qui fait à la fois office de mère et de grande soeur, une "sage" par excellence et sans oublier son fils Nicolas qui m'avait vraiment aidé lors de l'impression de mon manuscrit ; toute mon adoration à ma belle-soeur Eminah MECANISSIAN/ISKENDERIAN pour ses chèques de soutien et surtout pour sa qualité de danseuse et choriste bénévole au sein du groupe Doodax ! Enfin, des gros bisous à Yolande, Thierry Jacquard, Maximin, Anthony, Narova Claudine, Ramanitra Jacques, Ella, Elysée, Hila-

riot Sanabay, Blaise-Richard, Justin, Mateta, Solo Benoît, Balita, Fenozara, Mme Sylvie, Laurent Pora, Judicaël, Cédric, Luzaldo, Sabrina, Franxault, Mr Jean Azad, Mme Denise, Daddy, Erena-Sandy, Perle, Julie, Richard, à mon ami Joly Black et à tous mes autres proches bien-aimés que j'avais omis d'énumérer ici ! Spécial remerciement à mon photographe Bertrand JOSEPH-ANGELIQUE. Des pensées posthumes à ma soeur Fabienne et à mon beau-frère Davidson.

- quarto, à tous les malgaches, à tous les africains du continent mère, à tous les autres ressortissants des pays du tiers-monde ou du quart-monde, vivant en Europe, c'est-à-dire, à tous ceux que l'on désigne sous l'appellation "immigrés", alors que l'histoire de toute l'humanité est marquée par des perpétuels mouvements migratoires, à travers ce monde que Dieu nous a légué ! Réalisation de la couverture : Doodax et toute ma reconnaissance à Jean-Pierre DUPONT.

De Manombo-Sud à Tuléar

Nous sommes dans la ville de Tuléar (ou *Toliary*), chef-lieu de l'un des six provinces de Madagascar. Pour ceux qui ne la connaissent pas, *Toliary tsy miroro* (la ville de Tuléar qui ne dort point) est située au sud-ouest de la Grande l'île, sur le Canal de Mozambique, à cheval sur le Tropique du Capricorne. Au nord de cette ville, à une vingtaine de kilomètres se trouve le célèbre village touristique d'*Ifaty*. Il suffit de prolonger le voyage d'une trentaine de bornes, toujours vers le nord et vous arriverez à *Manombo-Sud*, une bourgade d'à peu près huit mille âmes, dont l'essentiel de la population est composé d'agriculteurs, de pêcheurs et quelques rares fonctionnaires ou autres.

Je vivais dans cette agglomération rurale avec ma famille au complet et j'y passais toute ma scolarité primaire. Pour me rendre à l'école située à près de deux kilomètres de mon domicile, je devais marcher les pieds nus dans le sable chaud, ou bien, au gré des rencontres, monter à bord d'une charrette tirée par des boeufs. Vers le début des années soixante, hormis les rarissimes véhicules automobiles qui desservirent quotidiennement notre village, ainsi que les avions qui y survolèrent de temps à temps tout en causant entre autres une grande frayeur parmi certains anciens villageois, et sans oublier les quelques objets manufacturés nécessaires à la vie campagnarde envahissant les présentoirs de nos petites épiceries, nous n'avions souvent pas eu l'occasion, de côtoyer ou d'utiliser les produits issus de la soi-disant civilisation moderne. Les dernières nouveautés des villes, arrivant dans le cercle de notre contrée, furent

systématiquement l'objet d'une curiosité sans précédent, auprès des paysans ébaubis par ces merveilles technologiques. Ainsi, au fil des semaines, voire des mois, ces découvertes allaient être au menu de tous les commentaires, alimentant toutes les conversations entre les habitants de *Manombo-Sud* !

Pour anecdote, on m'avait raconté qu'un jour, dans cette commune où l'électricité n'existe pas, le nouveau curé de la paroisse débarqua avec un groupe électrogène pouvant alimenter plusieurs ampoules, un réfrigérateur, une cuisinière et une chaudière électriques. Dès la nuit tombante, en apercevant la lumière intense qui éclairait les abords de l'église érigée sur une petite colline, bon nombre de badauds s'attroupèrent autour de cette illumination nocturne, jusqu'au petit matin. Sans tarder, les rumeurs allèrent bon train, comme quoi le Seigneur Jésus Christ et la Vierge Marie seraient apparus au sein de cette édifice, d'où cette grande luminosité ! Par ailleurs, ceux qui avaient eu le privilège de fréquenter la maison du prêtre racontèrent qu'une petite plaque de fer ronde soit capable de faire cuire du riz ou du manioc, à la place du traditionnel feu de bois, et que des viandes et des poissons enfermés dans un appareil appelé congélateur deviennent à la fois imputrescibles et durs comme du roc, etc. : c'est du jamais vu ! Ainsi, tout scoop du jour fait délier la langue de tout un peuple, dont chacun a sa libre interprétation plus ou moins exagérée des choses, de manière à ce que le chiffre 6 soit changé en 9 et qu'une simple charrette se transforme en camion !

Je faisais bel et bien partie de ces gens, en très grande majorité analphabètes, pour lesquels, mettre les pieds dans un bureau de vote relevait d'un miracle, et que rencontrer un Blanc pouvait encore faire peur à certaines personnes, et qu'enfin, apercevoir l'ombre d'un fonctionnaire en uniforme ressuscitait un mauvais souvenir traumatisant chez les anciens ! En effet, du temps de la colonisation fran-

çaise, des percepteurs épaulés par des forces armées furent chargés de collecter le *vililoha*, c'est-à-dire des impôts obligatoires sur les revenus, à acquitter par tous les indigènes, parmi lesquels ceux qui n'avaient pas les moyens de payer s'enfuirent pour se terrer dans la forêt vierge environnante, ayant été réputée inaccessible ! A un autre point de vue, on ne savait pas non plus ce que c'était le Père Noël, de même qu'un jour d'anniversaire pouvait en effet faire l'objet d'une fête grandiose, en dehors des festivités nationales, où nos élus locaux nous rabâchaient une flopée de promesses qui n'étaient pas forcément tenues, à la grande indifférence de la populace qui se souciait plutôt de la météo marine pour pouvoir aller pêcher, ou de scruter le ciel pour guetter l'arrivée des prochaines pluies pour les besoins de leurs cultures, ou d'aller faire paître leur bétail dans des pâturages verdoyants très herbeux !

En revanche, j'ai eu la chance d'avoir des parents enseignants, lesquels s'étaient donnés de la peine à me donner des cours particuliers et n'avaient qu'une seule idée en tête : me propulser le plus loin possible en matière d'études. Mes frères, mes soeurs et moi étions bien encadrés et nous disposions de tous les moyens possibles pour réussir. Le niveau maximum des études dispensées à *Manombo-Sud* étant celui du CM2 (cours moyen 2ème année), la grande ville de Tuléar demeura alors une étape obligée pour la suite de notre cursus scolaire.

A la fin de l'année scolaire 1969-1970, j'ai donc passé un examen pour l'obtention du certificat d'études primaires élémentaires (C.E.P.E.) et un concours d'entrée en classe de sixième au lycée *Laurent Botokeky* de Tuléar. Après avoir été brillamment admis parmi les trois premiers au sein de cet établissement, j'ai dû quitter mes parents afin de m'établir pour la première fois dans une grande cité, avec les trois aînés de la famille qui y faisaient déjà leurs classes. On habitait dans le quartier de *Mahavatse II,*

dans notre maison familiale, sans les parents, libres comme l'air.

Pour moi, la découverte de Tuléar fut un grand événement, eu égard à ce qu'un grand contraste exista désormais, entre ma vie de campagnard où j'allais à l'école en culotte courte et les pieds nus, et celle des jeunes tuléariens qui sont soi-disant "civilisés" au sein de cette ville où tout bouge, où une grande et chaude ambiance règne à l'extrême, contrairement à tout ce qui se passe dans ma cambrousse natale.

Que pensez-vous alors de ces tapages quotidiens infernaux qui sévissaient dans les différents quartiers de la ville ? Regardez bien ces jeunes gens hyperfringués, en train de rouler vertigineusement en grosses bagnoles, en grosses cylindrées, à travers les artères asphaltées bordées par des superbes bâtisses de style colonial. Ils furent déjà à la dernière mode *French* ou *American way of life*. Ils affichèrent un arrogant complexe de supériorité qui agaça plus d'un habitant averti. Par leurs rocambolesques manifestations quotidiennes, nos jeunes branchés faisaient en quelque sorte de la propagande pour le mode d'emploi de la vie à l'européenne, laquelle s'avéra comme une chose idéale, donc à recommander ? Ils menaient une manière de vivre dans l'opulence, bien que ce privilège ne fut pas destiné à tout le monde, à un si pauvre malgache comme moi qui ne cesse pas d'endurer de constantes agressions psychologiques, à cause de ces diverses démonstrations exercées par des gens très huppés exhibant ouvertement leur suprématie financière, à tel point que leur situation alléchante ne fait que susciter des vocations parmi les autochtones, même si les modèles dont ils servent d'exemples ne sont pas forcément bons à suivre. Ce rang social élevé est l'apanage d'une élite, à savoir, les *Vazaha* [les Blancs européens et les autres étrangers tels que : les Chinois, les *Karany* (Indo-Pakistanais), les Arabes, les Noirs Africains, etc.], sans toutefois oublier les divers mé-

tis, ainsi que les nouveaux riches malgaches, parmi lesquels figurent : des commerçants, des hauts fonctionnaires, des cadres libéraux, des hauts officiers militaires, d'influents politiciens avides de pouvoirs, des simples hommes d'affaires, des petits arrivistes et aussi, quelques trafiquants de tout poil malhonnêtement enrichis, alors que plus de la moitié de la population locale vit au seuil marginal de la pauvreté.

Tous ceux qui ont réussi, dans ce pays francophone, qu'ils soient d'origine malgache ou autre ne jurent que par la France. Cette France métropolitaine qui représentait à la fois : la mère patrie, la référence idéale, la modernité, la richesse, la société de consommation, l'opulence, la mode en vigueur, l'invincibilité, la suprématie, la victoire, la souveraineté, la terre d'accueil et d'asile, et sans oublier la liberté-égalité-fraternité et aussi la fameuse phrase enseignée dans toutes les écoles francophones pré ou post-coloniales, c'est-à-dire :" nos ancêtres sont les Gaulois" ! Les vrais descendants de ces derniers font effectivement partie du quotidien des Malgaches. Il suffit de consulter l'appellation des voies (rue, boulevard, avenue, etc.) ou la dénomination de quelques établissements publics ou privés (lycées, hôpitaux, etc.), pour voir apparaître les grands noms tels que : Joseph GALLIENI, Joseph JOFFRE, Jules FERRY, Louis Hubert LYAUTEY, Jean LABORDE et autres ! A force d'être entendus et placardés partout, dans presque toutes les villes de Madagascar, ces illustres inconnus, ces grands conquérants, sont devenus à la longue, comme des proches, des intimes, dans le coeur des habitants qui accordent, malgré tout, un profond attachement à leurs personnes, mais aussi à leur pays occidental d'origine !

Aux yeux des habitants, toutes celles et tous ceux qui sont en relation de près ou de loin, avec les pays occidentaux semblaient provenir d'une autre planète. Le simple fait d'être Blanc ou étranger dans la contrée procurait un

certain avantage, une certaine importance gratuite aux yeux de la très grande majorité de la population locale. Celui qui vient d'ailleurs était très adulé, adoré, vénéré, estimé, valorisé et envié par presque tout un peuple !

Les natifs du pays qui se sont expatriés pour l'Europe, bénéficient également de la même considération, du même privilège, au même titre que les étrangers, au grand dam de leurs compatriotes, lesquels n'ont pas cette opportunité. On leur a souvent accordé presque les mêmes faveurs que les *Vazaha*. Quand ils reviennent en vacances, ils ont droit à un traitement de stars, à un accueil triomphal, un succès phénoménal quoi ! Ils sont en même temps la fierté, les remparts et les bailleurs de fonds des familles qui sont pauvres dans la plupart des cas. En effet, nos visiteurs jouissent d'un grand pouvoir d'achat, grâce à leurs devises étrangères, et ils ont aisément la possibilité de dépenser en une minute, l'équivalent d'un ou plusieurs mois de salaire d'un petit fonctionnaire malgache, de quoi donner vraiment le tournis, sachant que les revenus mensuels (de l'ordre de 60 francs français en moyenne, sachant que 1 FF de l'époque équivalait environ à 50 francs malgaches) de ce dernier sont très insuffisants, pour lui permettre de faire vivre sa famille convenablement.

Pour anecdote, mon grand frère Thierry avait été invité par son ami d'enfance Georges, de passage à Tuléar pour les vacances d'été, dans une grande boîte de nuit réputée de la ville, avec quelques autres copains. Ce vacancier, un Métis natif du pays, avait quitté Madagascar afin d'effectuer son service militaire en France et après y avoir rencontré l'âme soeur qui lui a d'ailleurs donné deux superbes rejetons, il s'est installé dans la région parisienne pour ensuite travailler comme éboueur à la Ville de Paris. Pour fêter leurs retrouvailles après quinze années passées à l'extérieur de Madagascar, il avait purement et simplement demandé au patron de l'établissement, d'évacuer sans exception tous les clients présents dans les lieux pendant

cette soirée-là, pour ensuite mettre exclusivement le night club à sa disposition, avec ses invités triés sur le volet. Le gérant de la boîte avait fait une bonne affaire cette nuit-là, car cette opération lui avait rapporté presque le triple de ses recettes habituelles de la journée. Georges n'avait apparemment aucun regret par le fait de virer les habitués du dancing, lesquels sont souvent des petits consommateurs, victimes de la crise économique locale et en plus, le boss n'avait aucune crainte de voir ces pauvres gens aller voir ailleurs, car il avait le monopole d'exploitation de ce type d'activité nocturne.

Pour des choses pareilles, le moral en prend vraiment un sacré coup de blues ! En plus de cela, les tenues vestimentaires de Georges étaient exceptionnelles et hors de prix pour un pauvre petit malgache, puisqu'il s'agit de vêtements et de chaussures de marques comme : *Pierre Cardin, Lacoste, Nike, Reebok, Adidas,* etc. Pour pouvoir acquérir des effets pareils, il faudrait débourser au minimum la somme équivalente à un mois de salaire, mais ce n'était pas donné à tout le monde, compte tenu du taux de chômage très élevé, de l'ordre de quatre vingt pour cent de la population active. Il fallait donc se réveiller tôt, pour pouvoir espérer être à la hauteur de ces gens d'ici ou d'ailleurs, lesquelles nous livraient autant de démonstrations quotidiennes de vie opulente ou d'exhibitions délibérées de signes extérieures de richesses, qui ne faisaient qu'empoisonner la propension du peuple à gérer son modeste existence.

L'état d'esprit des citadins était désormais contaminé et imprégné par ce nouveau mode de vie, malgré leur manque considérable de moyens pour y parvenir. Tout a en effet changé ces derniers temps, car les médias ne cessent de mettre en évidence la beauté et les mérites de la société occidentale, d'où une adhésion de la population locale, à ce phénomène d'aliénation et d'acculturation, au détriment des us et coutumes chers aux conservateurs. Le petit mal-